

A man stands in a dry, grassy field, wearing a bright yellow shawl and a black cap. He is looking towards the camera. The background is a vast, open landscape with sparse vegetation and scattered rocks.

# NOS CARNETS D'ÉTHIOPIE

Laurent et Corinne  
Mérier

éditions du  
**ROCHER**

R É C I T

NOS CARNETS  
D'ÉTHIOPIE

LAURENT ET CORINNE MÉRER

NOS CARNETS  
D'ÉTHIOPIE

 éditions du  
**ROCHER**

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

des Danakil à moins 130 mètres au-dessous de la mer, au sommet enneigé du Ras Dashen à 4 533 mètres d'altitude.

Depuis les temps les plus reculés de l'Antiquité, les habitants des régions méditerranéennes et de l'Europe ont donné des noms mystérieux à ce pays qui a enflammé leur imagination : Pount, Coush, Abyssinie, Éthiopie... noms de rêve et de légendes où se croisent le roi Salomon, la reine de Saba, l'empereur Ménélik et le Prêtre Jean...

Les Égyptiens désignaient du nom de Pount la côte africaine au sud de leurs derniers ports, connue également comme la Côte des Aromates. Les habitants leur vendaient l'encens et la cinnamome, ces produits précieux dédiés à la célébration des dieux, au point qu'ils considéraient cette terre mystérieuse comme leur berceau et le lieu d'origine de leurs plus grandes divinités. Pount est donc le pays du dieu. Coush mentionné dans le *Livre de la Genèse*, désigne l'ensemble des territoires d'Afrique Noire situés au sud de l'Égypte ; Isaïe l'identifie à l'Éthiopie. « L'Éthiopie tend ses mains vers Dieu », indique également le psaume 68 (verset 32), permettant aux Éthiopiens de se considérer comme le peuple élu. Ce nom est encore utilisé par Homère, deux fois dans l'*Iliade* et trois fois dans l'*Odyssée*, pour nommer « le pays des habitants les plus éloignés de la terre ». Le poète ajoute lui aussi que ce pays « est aimé des dieux ». *Aethiopus* – en grec ancien : « le visage brûlé » – est le fils de Vulcain qui sortait des forges le visage noirci par la suie. Abyssin vient probablement d'*Habasha*, qui nomme l'ensemble des Éthiopiens et des Érythréens. L'arabe moderne utilise encore le mot *Al-Habasha* pour désigner l'Éthiopie.

Je n'ai guère fait d'autres recherches sur le pays. Je préfère partir l'esprit vierge, et prendre les images comme elles viendront. Voir les hommes et les femmes, courir avec les gosses, me perdre au milieu des villages, m'émerveiller des

paysages, humer les odeurs et sentir les atmosphères. Il sera temps, pendant le voyage, de confronter mes impressions avec celles des guides ou des livres. Je ne veux pas au départ avoir de préjugés. J'attends que ce pays que nous avons décidé de découvrir me claque directement à la figure et m'éclabousse de toute sa substance.

En un mois nous ne ferons que l'égratigner... Comment parlerons-nous, comment voyagerons-nous ? C'est encore flou dans ma tête. Corinne, comme à l'habitude, a soigneusement préparé le périple. Je crois qu'elle sait où nous mettons les pieds. Depuis des mois elle est plongée dans les livres et épluche les forums de voyageurs. C'est la principale source qui permette aujourd'hui de découvrir des informations fraîches et que l'on puisse confronter. Mais il y en a peu sur l'Éthiopie, car les voyageurs autonomes qui partent le nez au vent sont rares. Les groupes organisés font le tour des sites historiques du Nord par sauts successifs en avion, en quelques jours. Plus audacieux, des individuels louent un 4 x 4 avec accompagnateur et chauffeur pour une quinzaine et partent sur les pistes. Plusieurs Français, la plupart des anciens militaires de Djibouti qui se sont mariés à des Éthiopiennes, se sont installés à Addis et ont monté de petites affaires de tourisme. Ils opèrent un ou deux véhicules et fonctionnent par le bouche à oreille, ou guettent tout simplement les voyageurs à l'aéroport. De notre côté, nous prendrons les bus, les camions, les ferries...

Il y a peu de guides, le *Bradt*, en anglais et un *Olizane*, traduit de l'italien. Pas le *Routard* qui accompagne en général nos voyages. Pour les livres, quelques récits du début ou courant XX<sup>e</sup>. Dans *Asmara et les causes perdues*, Jean-Christophe Rufin, auteur de l'inoubliable *Abyssin* qui romance l'histoire du médecin Jacques-Charles Poncet et dont il fait l'ambassadeur du

roi Louis XIV auprès du Négus<sup>2</sup>, recommande quelques ouvrages. Au fond de mon sac, pour justifier les kilos supplémentaires, j'ai emporté *Carnets d'Abyssinie* de Wilfred Thesiger, ses premiers journaux de voyages écrits dans les années 1930, *Retour en Éthiopie* de Marc de Gouvenain, grand voyageur également, ainsi que *Le Négus* du sulfureux mais talentueux Ryszard Kapuscinski, longtemps correspondant en Afrique de l'agence de presse polonaise. *Hiver africain* d'Evelyn Waugh complète ma collection. Dans la poche, pas plus grand que mon petit carnet noir, et à peine plus épais, *Le goût de l'Abyssinie* du Mercure de France, réunissant une trentaine de textes d'auteurs patentés, servira pour les intermèdes, en attendant le bus ou le camion sur le bord de la route.

Avant le départ, entorse à la règle que je me suis fixée, mais il était trop lourd à emporter – j'ai consulté à la bibliothèque *La porte des larmes* (en arabe Bab-el-Mandeb) – *Retour vers l'Abyssinie*, chronique impressionnante de l'écrivain et journaliste Jean-Claude Guillebaud, témoin de la grande famine de 1974 qui sonna le glas de l'empire du légendaire empereur Hailé Sélassié, avec les photographies saisissantes de Raymond Depardon lorsqu'il montre le cimetière des chars éthiopiens à Asmara, abandonnés par les soldats du Négus rouge Mengistu Hailé Mariam. Pays de drames et de guerres. « Ici l'idéologie a frappé à balles réelles », écrit Guillebaud.

« Mes voyages n'ont jamais été de tout repos », poursuit-il ailleurs – assurément les nôtres non plus.

Paradoxe, alors que nous quittons un pays agité de mouvements sociaux, incompréhensibles pour nos voisins même, où les poubelles traînent dans les rues depuis 15 jours à Marseille. On est content de changer d'air. « Quand on perd en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



dépositaire de l'arche d'Alliance qui contient les tables de la loi dictées par Dieu à Moïse. Le songe de Salomon, la nuit où il séduit Makéda, est prémonitoire : les juifs ont haï le soleil – ils ont crucifié Jésus – Dieu détourne d'eux son regard et le reporte sûr l'Éthiopie. Les Éthiopiens, confortés par le *Livre des Psaumes*,<sup>6</sup> s'approprient la préférence divine réservée au peuple élu. Ainsi la monarchie éthiopienne est triplement sacrée, par le sang de la descendance directe, par l'onction de Salomon à Ménélik – dont Hailé Sélassié est le 225<sup>e</sup> descendant – et par la promesse : le roi est élu de Dieu et « lion vainqueur de la tribu de Juda ».

Nous revoilà à la statue... Nous retrouverons d'autres lions sur notre chemin.

La gare, juste derrière, couleur jaune ocre, « *lagar* » comme disent les Éthiopiens, nous replonge dans le siècle. Le bâtiment a des allures familières : quelque chose dans le style rappelle nos provinces. « Chemin de fer djibouto-éthiopien », est-il indiqué en français, en lettres vertes, au fronton qui surplombe la rangée d'arcades formant le rez-de-chaussée. La ligne ferroviaire qui relie Djibouti à Addis est aujourd'hui désaffectée mais la gare est ouverte, occupée, semble-t-il, par des bureaux ou des administrations. L'histoire de cette ligne – celle du chemin de fer franco-éthiopien – est singulière, nous la retrouverons à Dire Dawa<sup>7</sup>. Sur la gauche, la tonnelle est avenante, l'ancien buffet assurément. À l'intérieur, des photos jaunies de locomotives, de wagons, de viaducs métalliques enjambant des amas de rochers, mais aussi de la visite du général de Gaulle au Négus en août 1966. Faste inouï. Le général est installé à côté de son hôte dans le carrosse impérial et salue la foule qui se presse sur le passage. Il est en uniforme et l'empereur en tenue chamarrée. Impression de replonger dans

le monde d'hier...

Deux hommes bien mis, en costume occidental, sont attablés et nous font signe de nous installer. Ils parlent anglais, quelques mots de français, et s'intéressent à notre voyage. C'est l'heure de midi, il fait bon sous la tonnelle, l'endroit est aéré, à l'écart des poussières et des odeurs de la place où les bus manœuvrent bruyamment dans des nuages malodorants. Nous sommes soulagés de nous asseoir. Nos dîneurs attrapent avec les doigts de petits morceaux de pâte qu'ils détachent d'une galette circulaire, de même taille que nos crêpes bretonnes, sensiblement plus épaisse, posée sur la table devant eux, et l'imbibent d'un brouet fumant de couleur orangée répandu sur la galette, mélange de sauce, et de légumes coupés. C'est l'*ingera*, le plat national éthiopien, qu'ils nous invitent aimablement à partager. La crêpe est spongieuse, comme fermentée, avec une légère acidité. Elle est faite de tef, nous expliquent-ils, une céréale aux grains de très petite taille qui couvre les plateaux. Les garnitures sont variées, mais deux fois par semaine, elles ne contiennent que des légumes car, les mercredis et vendredis, ce sont des jours de jeûne et les Éthiopiens respectent les prescriptions religieuses. Sur la table également deux bouteilles de bière Saint-Georges, très populaire ici. Le goût nous en est plus familier et l'alcool n'est pas interdit les jours de jeûne. En dehors des *ingéra*, l'établissement, comme l'indique la petite carte sous protection de plastique, sert plusieurs variétés de pâtes, et des pizzas cuites à même la braise. Les Italiens sont à peine restés cinq ans en Éthiopie, mais ils y ont laissé des traces. Nous découvrirons que la cuisine de ce vaste pays est sommaire et ne propose guère de spécialités alléchantes.

Notre projet est de rejoindre les collines d'Entoto, au nord de la ville, où Ménélik établit son campement en 1881 pour une dizaine d'années, au cœur même de la province du Choa, son

fief, après plusieurs années de pérégrinations. Il n'y a ni cartes ni plans, mais Corinne a repéré sur un site de voyageurs un itinéraire à travers les collines qui devrait nous permettre de marcher jusqu'aux principaux sites, l'église Sainte-Marie, où Ménélik fut couronné en 1882, l'église de Raguel et ses curiosités architecturales, découvrir le panorama au sud, ainsi que les montagnes de Zuquala, d'Erer et de Wuchacha des autres côtés. Nous redescendrons vers la ville par les quartiers périphériques à travers les forêts d'eucalyptus. L'itinéraire est marqué par un trait rouge au crayon gras sur une photo aérienne *Google Earth* repiquée sur le site, accompagnée de brèves explications. La balade, d'une quinzaine de kilomètres selon le plan, nous habituera tranquillement à la marche en altitude avant le trek que nous prévoyons dans le massif du Simien, car les collines d'Entoto sont à 3 200 mètres.

Il faut d'abord retourner à Piazza, c'est l'affaire de quelques minutes en bus au départ de la gare, en remontant Churchill Avenue. Il suffit de trouver le bon bus parmi la trentaine qui passent ou qui attendent. La maîtrise rapide des transports en commun est un point essentiel des voyages tels que nous les pratiquons. On y sent l'âme d'un peuple et l'âme d'une ville. Le taxi est assurément plus rapide pour un prix qui reste compatible avec notre budget, et il nous arrive d'y avoir recours, mais le bus c'est autre chose. Quelques trajets permettent de savoir si l'on se sentira en harmonie, ou si l'on restera un étranger tenu à l'écart. La capacité d'accueil d'un pays et la tolérance de ses habitants se jaugent dans les bus. On est mieux fondu dans le paysage pour le regarder. Il en coûte deux birrs.

Correspondance pour Arat Kilo. Trois minutes d'attente pour que le bus se remplisse. Un jeune adolescent, un pied sur la porte, un pied sur le trottoir, une liasse de billets crasseux et froissés dans la main, plutôt entre deux doigts, harangue la foule

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

rapidement un paysage de plateaux, les arbres sont principalement des eucalyptus, mais aussi quelques conifères et de grands mimosas. La terre est partout cultivée, ou bien ce sont des pâturages. Il y a peu de villages, des hameaux dispersés de quelques habitations : des huttes circulaires au toit de chaume pointu, coiffant un mur de branchages entrelacés, et surmonté au faite d'une sorte de poterie en céramique, ou des maisonnettes rectangulaires en torchis couvertes de tôle ondulée. Il n'y a pas la moindre construction de pierre, alors que les roches affleurent en abondance : tout est en bois d'eucalyptus, piquet ou rondin plus que planche, comme si tout était provisoire. Pourquoi un peuple construit-il en terre plutôt qu'en pierre quand il a le choix ?

On passe la petite localité de Muka Turi ; comme hier dans les faubourgs d'Addis, les routes, les ruelles et les chemins sont propres.

Des jeunes partout, enfants et adolescents, parfois en pleine campagne. Garçons et filles en uniforme, ils longent la route un cahier à la main, ils traversent les champs pour rejoindre une mesure. C'est impressionnant et réconfortant, mais que vont-ils faire à la fin de leurs études ? 45 millions d'enfants de moins de 16 ans, dont 80 % vivent sur les plateaux ou dans les campagnes.

Après environ deux heures, à 100 km au nord-ouest d'Addis-Abeba, légèrement en retrait de la route, le monastère de Debré Libanos, l'un des plus prestigieux d'Éthiopie, apparaît dans une petite gorge boisée, au pied d'un impressionnant canyon. Un aigle de Verreaux, immense avec ses ailes noires, veille sur les lieux. Evelyn Waugh, venu pour le *Times* couvrir le couronnement d'Hailé Sélassié, s'y rend en voiture avec un chauffeur arménien après la fin des cérémonies d'octobre 1930, et raconte sa visite dans *Hiver africain* : « Ce monastère est,

depuis quatre siècles, le centre de la vie spirituelle abyssinienne. Il est construit sur l'emplacement d'une source où les eaux du Jourdain, après avoir voyagé dans le sous-sol de la mer Rouge, sont censées jaillir dotées de propriétés curatives ; des pèlerins originaires de tout le pays y viennent, et c'est un lieu de sépulture convoité par ceux qui ont les moyens de se l'offrir, car tous ceux qui s'y trouveront, lorsque les trompettes du Jugement dernier retentiront, sont assurés d'aller au paradis ».

Le bâtiment d'origine est rasé sous l'occupation italienne. L'histoire mérite d'être rapportée. Plusieurs moines sont accusés d'avoir participé à l'attentat manqué du 19 février 1937 contre le maréchal Grazziani, vice-roi d'Éthiopie, mis en place par Mussolini. Le 20 mai 1937, jour de la fête de Takla Haymanot, fondateur du monastère, alors que la répression a déjà donné lieu à plusieurs journées d'atrocités dans la capitale, les troupes italiennes envahissent les lieux, 297 moines sont arrêtés et fusillés, cent autres quelques jours plus tard et le monastère rasé. L'occupant trouve là le prétexte de décapiter la puissante et influente Église éthiopienne qui se remettra difficilement de la perte de ses savants et de ses professeurs.

Le monastère, reconstruit par Hailé Sélassié, est une imposante église moderne aux formes géométriques sans charme, dans le style pompeux et majestueux des années cinquante. Une vaste coupole argentée domine l'édifice, tandis qu'au-dessus du fronton avant, un petit clocheton également surmonté d'une haute croix abrite une horloge. Debré Libanos, s'il a perdu son magistère, reste aujourd'hui pour les Éthiopiens l'un des principaux lieux de pèlerinage.

L'Église continue de veiller à la pureté des mœurs : un panneau indique que l'entrée est interdite aux femmes indisposées et à quiconque a eu des relations sexuelles dans les quarantehuit heures précédentes.

Passée la petite ville de Fiche, la route continue sur les plateaux. Ciel toujours uniformément bleu, sans le moindre nuage. Il fait bon, on a ouvert les fenêtres. Des champs de tef et de sorgho à perte de vue, une mer vert pâle ondoyant dans le vent léger. Les pluies liées à la mousson d'été ont cessé depuis fin septembre, jusqu'en février ce sera la saison sèche, mais l'altitude conserve la fraîcheur, alors qu'en contrebas, dans la dépression Danakil, il fait encore près de 40°C. Les tiges de tef ont 50 à 60 centimètres de haut avec au sommet de modestes épis contenant des centaines de grains minuscules. La plante, exceptionnellement riche en valeur nutritionnelle, est très résistante aux variations climatiques, c'est pourquoi elle est bien adaptée à l'Éthiopie. Quelques paysans dans les champs, des hommes, avec des instruments rudimentaires, et des bœufs pour tirer les carrioles.

La plongée soudaine vers les gorges du Nil Bleu est saisissante, *chilling* (« qui donne le frisson »), dit le *Bradt*, plus imposante encore, paraît-il, que la descente dans le Grand Canyon. La route, initialement construite par les Italiens – ils n'ont pas laissé ici que de mauvais souvenirs, et en cinq ans à peine ont réalisé des travaux colossaux – est une succession de rudes pentes percées à flanc de falaise, de virages serrés surplombant des précipices, de viaducs et de tunnels. Un exploit inouï réalisé au pic et à la pioche. De la vitre, on ne voit même pas la route, le regard plonge directement des centaines de mètres plus bas. Le bus roule au pas, serre dans les coudes, se gare pour laisser monter un semi-remorque éreinté, le temps pour nous d'admirer « l'autre rive », les parois d'en face à peu de distance, les blocs de rochers parsemés on ne sait comment de buissons secs, d'euphorbes candélabres, et d'incroyables cultures en terrasse, nichées en serpent dans les recoins qu'on imagine pourtant inaccessibles ; les hommes ici cultivent par

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



chanteurs pendant les offices ; toutes les églises d'Éthiopie dévoilent la même division de l'espace.

Un moine nous écarte les tentures de la deuxième, le *keddest* ; on y entre normalement pour communier. Seuls les prêtres ont accès au *maqdas*, le saint des saints, où est conservé le *tabot*, réplique de l'arche d'Alliance. Selon le précepte biblique du *Livre de l'Exode* « ôte tes sandales », on enlève ses chaussures avant de pénétrer dans l'église. Les fidèles se tiennent le plus souvent à l'extérieur d'où ils écoutent les prédications. Les offices sont longs et cadencés de chants monotones plus ou moins continus, accompagnés de tambours et de crécelles. Les officiants, debout dans des nuages d'encens, s'appuient sur de longs bâtons de prières disposés pour eux dans le *keddest*. Difficile pour nous Occidentaux d'entrer dans le mystère de ces cérémonies interminables – « Je ne comprends rien à la liturgie » avoue Evelyn Waugh –, dans celui de l'Église même.

Son appellation officielle, *Église orthodoxe tewahedo d'Éthiopie*, ne perce pas complètement le voile. Longtemps placée sous la haute autorité du patriarche copte d'Alexandrie, c'est une « église », autocéphale depuis 1959, c'est-à-dire qu'elle dispose de son propre patriarche, même si celui-ci est consacré par le premier. Les autres termes sont compliqués et méritent une explication patentée que je trouve dans *L'Éthiopie contemporaine*<sup>3</sup> de Gérard Prunier et qui nous plonge dans les querelles théologiques agitant la chrétienté depuis l'Antiquité : Quelle est la véritable nature du Christ, homme ou Dieu ?

« Ayant suivi l'Église copte dans la contestation des conclusions du concile de Chalcédoine (451), l'Église éthiopienne fut comptée parmi les Églises dites « monophysites », c'est-à-dire considérant Jésus-Christ comme

de nature purement divine et non humaine. Contestant cette dénomination, l'Église éthiopienne a employé le terme guèze *tewahedo* pour se définir sur le plan christologique. Le sens de cet adjectif n'est pourtant pas dénué d'ambigüité, car il oscille entre la notion d'« union » des natures du Christ et celle d'« unité » de l'Église. Le qualificatif orthodoxe réfère assez confusément à la position de l'Église éthiopienne dans la chrétienté. Ni catholique, ni protestante, elle n'a pas non plus de parenté théologique avec les orthodoxies slaves ou grecques. Par sa situation vaguement géographique de chrétienté orientale, par l'apparence de ses rites... elle a été comprise dans une définition large de l'orthodoxie ».

On reste perplexe !

Nous suivons toujours Mengistu, qui s'enfile dans un petit chemin étroit jusqu'à l'église Azuwa Maryam, très paisible au milieu de la forêt tropicale. Comme Urha Kidane Mihret, elle est réputée pour ses peintures murales du XVIII<sup>e</sup> siècle. Un moine est assis sur les marches et demande de nouveau 50 birrs pour nous laisser entrer. La théologie fait-elle bon ménage avec la finance ? En comparaison du prix d'une chambre d'hôtel ou d'un repas, sans évoquer celui d'une journée de travail, cette somme est exorbitante. Faut-il céder à la facilité et sortir une fois encore un billet ? Il y aura d'autres églises et d'autres peintures... Nous renonçons, encouragés par un homme d'une soixantaine d'années qui vient d'arriver par l'autre côté, et s'adresse au religieux dans sa langue. Il l'apostrophe sans ménagement, mécontent de voir exploiter les rares visiteurs étrangers. L'autre laisse passer l'orage et ne marque pas d'acrimonie, mais plutôt une sorte de résignation dans le regard.

Retour vers l'embarcadère avec notre compère. C'est un Américain d'origine éthiopienne revenu pour des vacances.

Mengistu n'est guère causant. Peut-être se dit-il que notre renoncement à payer le moine est de mauvais augure pour les gages qu'il espère. Cette question financière nous préoccupe depuis le début du voyage, peut-être plus sensible ici qu'ailleurs. Elle s'est déjà posée pour l'achat du billet de bateau. Quelle attitude adopter ? Doit-on se dire à juste titre que tout cela n'est pas grand-chose en comparaison du coût du voyage, mais de ce fait encourager les dérives, fausser les rapports ou favoriser outrageusement la petite minorité qui a accès aux étrangers ? Faut-il renoncer au voyage pour éviter d'être confronté au problème, ou déléguer à une agence en réglant un chèque « tout compris » au départ ? Nous préférons affronter la réalité et apprécier selon le lieu et le jour. Dans cette affaire, les prêtres et les religieux qui paraissent largement vivre aux dépens du peuple n'ont guère nos faveurs. Les peintures murales d'Azuwa Maryam resteront dans leur secret.

Fin d'après-midi. J'écris mes notes au bord du lac, assis sur un banc de pierre. Je m'y astreins tous les jours, avec bonheur souvent, parce que c'est le temps du retour, de la pause, de la réflexion... Je le fais par devoir à d'autres moments tant il y a à faire, à découvrir, à rencontrer, ou quand la fatigue guette après une longue journée de vadrouille, que ma plume peine et que je préférerais dormir. Corinne, fidèle plus que moi aux notes du soir, s'astreint à la même règle.

Quel est le bon usage du temps en voyage ? Dans la vie que nous menons, dans un monde d'espace, de liberté, d'incertitude, d'improvisation, nous éprouvons le besoin d'avoir quelques règles. Je crois à la vertu de la règle. Écrire en est une. Un voyage qui n'est pas raconté dit Sylvain Tesson dans *Éloge de l'énergie vagabonde* à moins que ce ne soit dans *L'axe du loup* est un voyage qui n'existe pas. Ou pas longtemps. C'est un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de sa traversée vers Gorgora si bien que la plupart des ressources locales, tef, mangues, papayes, bananes et café, sont acheminées vers Bahir Dar par les *twanka* dont nous avons croisé plusieurs dans la matinée, chargées à ras bord. L'île, d'environ 5 km de diamètre compte 1 000 habitants, et un bel ensemble d'églises ou de monastères rarement visités par les touristes en raison des difficultés de l'accès. Nous n'avons droit qu'à une heure, précise le contrôleur au moment où nous débarquons, juste le temps de faire le tour du village. C'est jour de marché. C'est joyeux et coloré, les femmes dont la plupart sont vêtues de tissus vert bouteille et portent des *thaler* autour du cou, sont serrées les unes contre les autres, assises par terre au milieu des oignons, des piments et des grains. Les hommes à l'écart proposent des coffres de bois grossiers, des armoires, des lits et des outils. Un groupe bruyant s'active autour d'une vache entravée couchée à terre. Le vétérinaire local ausculte l'animal, les autres commentent.

Les lieux de prière et de recueillement sont éloignés de l'agitation du village. L'église de Narga Sélassié, dédiée à la Trinité, est située sur l'îlot Narga, habité uniquement par des prêtres, à l'extrémité ouest de l'île. Nous n'avons pas le temps d'aller jusque-là, il faudrait passer trois jours en attendant le retour du *Yetananesh*. Construite de blocs de basalte et de chaux apportés de Gondar, on imagine l'expédition à travers la forêt puis le lac, au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, elle est réputée comme l'un des plus beaux exemples d'architecture éthiopienne à plan circulaire, entourée d'une grande enceinte renforcée par des tours carrées surmontées de petites coupoles, comme nous les trouverons dans la ville royale.

La sirène du *Yetananesh* nous rappelle à l'ordre au milieu des regrets. On a aussi raté l'église de Kota Maryam, destinée à

l'origine à un monastère de femmes, située sur la côte est, en regard de l'îlot de Dega Estifanos, cône volcanique haut de 90 mètres qui marque le centre du lac et abrite un monastère d'hommes, le plus important de toute la région, toujours très actif.

Notre compartiment des premières qui s'était progressivement rempli par une insidieuse capillarité au cours de la traversée du matin, s'est presque complètement vidé alors que nous quittons l'île de Deck et nous pouvons déjeuner sans témoin des modestes provisions que Corinne a achetées avant le départ dans une petite épicerie de Bahir Dar, un quignon de pain ramolli, du thon en miettes et une boîte de sardines. Il n'y avait guère le choix et nous devons tenir deux jours à ce régime.

La plage avant est désormais encombrée d'une dizaine de *twanka* chargées à Deck, empilées les unes sur les autres jusqu' autour de la passerelle et il est difficile de s'y faufiler, mais il fait bon s'y tenir, loin des bruits du moteur et du piétinement des bêtes qu'on a de nouveau embarquées une à une après avoir balayé le fumier. C'est un lieu privilégié pour profiter du lac, suivre dans le ciel sans nuage un oiseau qui virevolte et soudain plonge, le bec en avant, surprendre un pêcheur solitaire enroulé dans son vêtement blanc, émergeant à peine de son esquif doré, larguant son épervier d'un geste élégant du poignet, scruter au loin les collines couleur de blé mûr piquetées de bouquets d'arbres vert sombre qui montent en pente douce vers la limite du ciel, y chercher à la jumelle les traces d'un village ou d'un chemin ; parce que c'est toujours la vie qu'on tente de retrouver en regardant la berge.

On est en vue de Konzula. La petite ville ne figure sur aucune de nos cartes. Aucune route ne la rejoint, sinon une piste difficile. Le bateau, comme à Deck, est le seul lien avec Gondar ou Bahir Dar. Le *Yetananesh* y relâche pour la nuit.

La recommandation des rares voyageurs qui ont pratiqué le ferry est de laisser ses bagages à bord et de monter rapidement vers le village, à plusieurs centaines de mètres de l'appontement, par un chemin poussiéreux et caillouteux afin d'y trouver une chambre d'hôtel. Le programme est inquiétant mais l'exercice se révèle en réalité facile. Il n'y a guère de panneau, mais l'hôtel est une institution bien connue dans les villages éthiopiens les plus modestes, car selon la tradition, il sert aussi de bordel et l'emplacement est signalé par une croix rouge placée au-dessus de la porte ; cette curiosité n'a pas manqué de causer quelques malentendus quand les premières missions humanitaires sont arrivées dans le pays.

Un gamin nous y mène. Nous poussons une porte de tôle. L'endroit est sommaire. Une cour de terre battue, bordée de bâtiments d'un étage en carré, murs de pisé badigeonnés de bleu, toit de tôle. De chaque côté les chambres en enfilade avec portes en planches rouge sang de guingois, et une petite ouverture fermée par un volet de bois. Côté cour, des bancs de grosses pierres cimentées permettent aux pensionnaires de prendre le frais. Une rigole creusée dans la terre fait le tour pour recueillir les eaux du toit. Deux arbres sont plantés au milieu, et deux larges antennes paraboliques, dont les prises ne sont reliées à rien, pointent vers le ciel. Plusieurs fils à linge sont tendus en travers et des bidons de plastique sont à la disposition des clients pour la toilette. Dans la chambre un simple lit de bois avec un matelas de paille ou de rameau. Les murs de torchis sont peints en vert jusqu'aux trois quarts de la hauteur. Le plafond, curieusement, est multicolore. Un gros galet permet de tenir la porte fermée. Le tenancier a bonne mine et nous faisons affaire pour 20 birrs (0,8 euros). Il n'y a aujourd'hui qu'un autre client, occupant la chambre du bout.

Tour du village. Il n'y a pas la moindre route, au mieux des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



lac dans la grande salle quasi déserte du *Gorgora Port Hotel*, tandis que de l'autre côté de la pièce, la jeunesse dorée du village, quelques jeunes gens en jean et baskets accoudés au bar devant une collection de bières Saint-Georges, regarde un écran de télévision dont l'image tressaute.

---

1. Voir chapitre 15, p. 156 et chapitre 19, p. 189.

## CHAPITRE 8

### VERS GONDAR

*Mardi 2 novembre*

Un gros camion Mitsubishi vert qui fait des essais de moteur dans des volutes de fumée noire stationne dans la cour de l'hôtel, capot ouvert. Un homme dont on aperçoit les pieds est glissé sous le châssis, un autre s'affaire avec des outils. Nous n'avons pas trop d'idées de la façon dont nous pourrions rejoindre Gondar, à 60 km au nord. Corinne n'a rien trouvé sur les forums de voyageurs. Le guide *Bradt*, qui donne quelques informations pratiques, évoque des bus qui partiraient du centre de Gorgora à 8 heures et à 10 heures. Une reconnaissance la veille au soir avant le dîner, en montant la rue poussiéreuse jusqu'au centre de la bourgade, ne nous a guère éclairés. Il fait doux, le ciel est superbe, et l'air chargé de mille parfums tandis que nous tirons les sacs au milieu de l'allée de palmiers. La perspective de les monter jusqu'en haut du village n'est pas enthousiasmante. L'idée fugitive d'un périple moins rustique, avec 4 x 4 et chauffeur, me traverse l'esprit. Nous nous regardons... Un bruit de pas me fait retourner la tête. L'homme aux outils, maintenant enroulé dans une couverture bleue, nous rattrape en courant et explique par gestes que le camion vert peut nous mener jusqu'à Gondar pour 50 birrs. Bonne aubaine, les pensées de luxe s'évanouissent. Le chauffeur et son compagnon nous font de la place, les sacs sont hissés dans la

cabine en un tour de main. Un chapelet à gros grains suspendu au rétroviseur bat contre une image colorée de saint Georges terrassant le dragon collée sur le pare-brise. Le camion avale la montée. Gorgora est déjà animée, mais il n'y a pas la moindre trace de bus au milieu du village. Il faut une heure trente pour rejoindre Gondar par une piste empierrée qui chemine à travers les collines et les champs de tef. Peu de circulation, camions et camionnettes surchargés uniquement, mais beaucoup de piétons qui disparaissent chaque fois dans les flots poussiéreux soulevés par notre passage. Le camion nous dépose à un croisement et nous trouvons sans difficulté une chambre dans le petit hôtel *Mekuriaw Alemaya* à 200 mètres à peine du château.

La légende rapporte que le roi Fasilades est conduit près du hameau de Gondar par un jeune buffle alors qu'il chasse. Il se repose de sa course lorsqu'un vieil ermite sort de la forêt et lui déclare qu'il doit établir sa capitale à cet endroit. Selon la déclaration de l'archange Urael, le nom de la nouvelle capitale doit en effet commencer par la lettre G. Comme ses prédécesseurs, Fasilades est un roi nomade, se déplaçant beaucoup, menant chaque année des guerres dans différentes régions pour assurer le contrôle du pouvoir royal sur les populations, mais il considère qu'il est temps de se stabiliser. Il déplace la capitale de Gorgora, où son père l'avait établie, jusqu'à cette colline située à 2 130 mètres d'altitude dans les contreforts sud du massif du Simien ; il y fait construire un château et différentes églises. On lui en attribue sept à Gondar, ainsi que la reconstruction de la cathédrale d'Axoum, détruite par le *Gragn* cent ans auparavant, et de nombreux ponts sur le Nil Bleu pour améliorer les voies de communication dans le pays.

Avec 60 000 habitants, elle est rapidement la principale ville de l'Empire. Gondar continue à se développer avec les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

techniciens et la majorité des ouvriers viennent de Chine et vivent retranchés dans des camps pendant des mois. Les routes sont rapidement creusées d'ornières. C'est la "qualité Afrique", comme pour les vêtements à bas prix dont ils inondent le marché », poursuit notre ami. Il est inquiet de cette invasion dans le domaine des infrastructures, mais aussi des services, du bâtiment, de l'industrie et de l'agriculture car les Chinois achètent des terres par dizaines de milliers d'hectares dans les régions les plus fertiles et les plus accessibles du pays. Il souhaiterait que les Européens soient plus présents. « Les Italiens, termine-t-il lui aussi, n'ont pas laissé de si mauvais souvenirs et leurs routes sont toujours en état ! »

Les dirigeants tiennent un autre langage : « L'Ouest nous fait lanterner. Mais nous sommes un pays pauvre et nous n'avons pas de temps à perdre. Nous aimons bien les Chinois. Lorsqu'ils promettent une chose, ils la réalisent. Pas de consultant, pas de mesure de l'impact environnemental, pas de délai. Voilà, la route est faite. »<sup>2</sup> Évidemment !...

Nous atteignons Debark. C'est une « ville-rue », dont les quartiers s'étendent sur les collines de part et d'autre. Centre caravanier important entre les provinces d'Amhara et du Tigré, sur la route de Gondar à Axoum, c'est aussi le lieu de rencontre des populations du massif du Simien dont il est la porte d'entrée. La voie centrale est poussiéreuse et défoncée, encombrée d'ânes, de mulets, de moutons et d'innombrables piétons, que des agents portant gilets et casquettes jaunes s'efforcent de canaliser sur le côté gauche pour laisser passer camions et pick-up. Quelques bâtiments en dur à deux ou trois étages, hôtels, banques, mai-sons de commerce, plusieurs en chantiers dont les échafaudages paraissent comme des entrelacs de perches branlantes. Au pied, débordant largement sur la rue,

petits commerces, ateliers ou garages où l'on répare pneus et amortisseurs à grand renfort de coups de masse sur les jantes défoncées. Nous sommes à près de 3 000 mètres d'altitude, à 850 km au nord d'Addis-Abeba. Il fait bon, le ciel est totalement bleu et le soleil explose au-dessus des montagnes qu'on aperçoit dans le lointain au nord-est.

À 100 mètres à peine de la gare routière, nous nous installons à l'hôtel *Imet Gogo*, un cube rose à larges rangées de fenêtres bleutées de construction chinoise récente – on reconnaît désormais le style sans difficulté à ce je ne sais quoi de clinquant, de fragile et d'inachevé – après une rude négociation sur le prix d'une petite chambre au troisième étage. La terrasse de bois où nous prenons le café surplombe la rue. La vie est là, au milieu de la chaussée, du matin au soir. Il n'y a pas de trottoir. Les véhicules, c'est-à-dire les quelques 4 x 4, les camions et surtout les bus, se mêlent à la foule qui déambule, aux ânes, aux mulets, aux charrettes brimbalantes équipées de vieilles roues de voiture montées sur des essieux tordus. Il y a aussi des vaches, des moutons, des chèvres. Sur le côté, c'est encore la vie. Les femmes vannent le tef, font griller des épis de maïs sur des braseros à côté de bouilloires noircies de fumée, préparent des plats, vendent un fouillis de petites choses, font la lessive et étendent le linge. Les gamins proposent des chewing-gums. Les hommes, de belle allure, vont et viennent, drapés dans des cotonnades, tous ont un bâton ou une canne, parfois portent un paquet ou un vieux sac. On dirait des voyageurs qui partent pour le bout du monde.

Ici, comme partout en Éthiopie, on passe la journée dans la rue parce que les logements sont minuscules ; par les portes ouvertes on devine le pauvre intérieur des bicoques, sombre, enfumé, sans ouvertures. Les hommes se hèlent ou se donnent l'accolade, les enfants vont par deux ou en groupes plus

importants, les femmes discutent, crient, gesticulent. Elles rencontrent leurs voisines ou les paysannes qui viennent de la montagne, elles font la rumeur et l'alimentent. Ils sont là tous ensemble dehors, assis ou en mouvement, en communion avec le ciel, le soleil... Comme dans d'autres villages, et comme à l'école de Konzula, des panneaux plantés sur les bas-côtés portent de sages recommandations en anglais et en amharique : « l'enfance est le moment de l'étude, pas celui du mariage ». Visiblement le message passe mal, tant la plupart des femmes entourées de marmots paraissent à peine sorties de l'adolescence. Un prêtre traverse, vêtu de sa coiffe blanche, un drap entoure ses épaules. Chacun se précipite pour quérir sa bénédiction. À l'écart, du haut de son minaret, le muezzin appelle à la prière. C'est l'heure de midi.

Nous avons le projet de marcher quelques jours dans la montagne avant de repartir vers le nord.

Au bureau du parc, à l'entrée de la ville, nous organisons l'affaire. Permis d'accès, mais aussi tente, sacs de couchage, cuisinier, et service d'un garde armé qui accompagne obligatoirement les visiteurs. On dit ici *scout* ou « éclaireur », et on ne sait pas très bien si son arme est destinée aux bandits de grands chemins, aux bêtes sauvages ou au standing du garde. On réserve aussi des mules et un muletier qu'on rejoindra au départ du chemin. Le cuisinier, convoqué sur l'heure, nous accompagne pour choisir les ustensiles de cuisine et faire les provisions. Il parle correctement l'anglais. Le marché est installé sur un terrain en pente dans la partie haute du village. À cette heure il est moins animé qu'au début de matinée. Visiblement notre homme, qui se prénomme Dawit, a ses habitudes et ses pratiques. On achète des légumes et des fruits pour un régiment. Corinne tempère difficilement son ardeur, mais peut-être aurons-nous à nourrir une troupe élargie ? Ou bien la famille ? Les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



rencontre depuis ce matin, pas le moindre signe de vie sauf le vautour barbu, et quelques corbeaux à tache blanche. Plusieurs fois le scout nous a alertés, nous avons espéré un renard du Simien, un chacal doré, peut-être un loup d'Éthiopie, endémiques de ces régions, mais nous n'avons rien vu.

Voilà maintenant des moutons, des noirs, des blancs, des marron qui paissent tranquillement. La vie ne doit pas être loin. Soudain une masse grise que nous croyons être un rocher s'anime à vingt mètres devant, en bordure du chemin. Ce sont des pâtres emmitouflés dans leurs couvertures foncées, presque en haillons. Que font-ils là, si loin, si haut ? Où vont-ils à l'école, connaissent-ils même l'école ? Ils s'avancent timidement, serrés les uns contre les autres et tendent de petits paniers d'osiers, des croix, une fronde tressée. Qui a fait les paniers ? Leurs mamans dans les cabanes d'un village, ou bien des ouvriers chinois à Hong Kong, dans la zone de Senzen, plus loin encore ? On sort des biscuits, ils regardent, hésitent, les prennent et les enfouissent dans leurs hardes. Nous sommes vendredi, c'est jour de jeûne et on ne doit rien manger ici qui contienne des matières animales, lait, beurre ou graisse. Ils savent, ils respectent, personne pourtant ne les surveille. Ils ont dix ans à peine. Ils disparaissent dans la nature, on ne voit plus que les moutons. On pense à notre petite troupe l'été en Bretagne à l'heure du goûter.

Nous atteignons le sommet à midi. Nous sommes à l'Inatye, à 4 070 mètres d'altitude. Vue dégagée à 360°. En se penchant, on retrace avec un peu d'angoisse rétrospective le périple du matin, la montée vers Imet Gogo, les failles vertigineuses dont nous avons précautionneusement suivi les bords. L'idée qu'on a pu passer là apparaît déraisonnable. Le ciel est toujours d'un bleu immaculé, mais il fait froid dès qu'on est à l'ombre. Cette fois Dawit a préparé des sandwiches. Ils sont aux légumes, jeûne

oblige. Nous sommes seuls...

La descente est une alternance de chemins pierreux et de cavalcades à travers les touffes d'herbe et les lobélies. On distingue quelques maisonnettes dans la vallée se détachant sur la terre noire et on perçoit au loin de joyeux cris d'enfants dont la montagne renvoie l'écho. La vie revient. Au milieu d'un bouquet d'arbres on découvre un toit bleu clair. Notre scout, changeant son fusil de main, se signe. Il a deviné une église. Il faut gagner le fond de la vallée avant de remonter vers Chennek Camp, situé sur un repli à flanc de montagne, au milieu des hautes herbes, des rochers et des minuscules palmiers. Le ciel soudain se voile, un nuage de guêpes nous survole en bourdonnant bruyamment.

Notre tente est montée dans la pente, à côté d'un curieux banc de ciment où je m'installe avec mon carnet pour écrire quelques notes. Corinne a déjà sorti son cahier. Le soleil disparaît, cette fois sans flamboiement, derrière la montagne dont nous sommes descendus, et déjà le froid se fait sentir. Nos doigts s'engourdissent.

Changement de tactique pour la nuit. Je reste entièrement habillé, chaussures comprises et je me roule dans le duvet. Je n'ai pas froid, mais le corps reste tendu et je dors par bribes. Lorsque je sors entre deux plongées dans le sommeil, la voûte au-dessus est un spectacle inouï, et les pensées d'infini se fondent dans le rêve.

Nous prenons le café alors que le soleil surgit de la montagne. Aussitôt il chauffe. Quel bonheur ! Dawit a préparé une omelette, vite avalée, car le scout nous attend. Une colonie de singes nous barre le passage. Ils sont descendus des parois rocheuses où ils passent la nuit et profitent des rayons en gesticulant et en poussant d'affreux cris ; on distingue bien la tache de peau en forme de cœur que mâles et femelles portent

sur la poitrine. Lorsqu'arrive la période des amours, le cœur de peau de la femelle enfle et rougit, c'est pourquoi on les appelle babouin gélada, babouin au cœur saignant, *ch'elada* en amharique. Le scout les disperse et nous entraîne jusqu'au bord de la falaise. Il fait signe d'approcher en silence, à demi courbé. Il pointe le doigt. C'est l'heure des bouquetins walia. Plusieurs femelles, pelisse brune, ventre et pattes blancs, cornes torsadées et effilées, vont et viennent sur la corniche, dressent l'oreille, penchent la tête pour arracher une touffe. Un petit va de l'une à l'autre. Comme hier le vent nous protège car il souffle vers la falaise, et les bêtes ne peuvent déceler notre présence à l'odeur. En recul, en bordure du précipice qui dégringole à mille mètres en contrebas, un mâle surveille. Les femelles s'éloignent et disparaissent dans un bouquet d'arbres. Le mâle saute vers l'abîme comme s'il prenait son envol, bondit de rocher en rocher avec la grâce d'un oiseau et disparaît à son tour. La journée nous offrira d'autres enchantements.

La marche vers le col de Bwahit (4 430 mètres) commence par une vallée où coule un torrent bordé de palmiers. Un homme pousse un âne sur le chemin rocailleux. Une femme est assise en croupe, un gamin dans les bras. Un mendiant drapé d'une méchante couverture à carreaux verts rapiécée s'approche et demande l'aumône. Il montre une vilaine blessure. Des enfants nous accompagnent dans la montée. Ils portent tous des croix autour du cou. Quel avenir pour ces petits bouts d'hommes ? Pour le moment ils gambadent, de mon côté je commence à peiner ! L'altitude, les mauvaises nuits, l'effet du temps peut-être ? L'esprit, lui, tourne à plein régime, mêlant l'image biblique, la misère, l'âpre solitude des lieux, les gosses, leur croix, le souffle qui manque, le temps qui passe et qui peut s'arrêter...C'est là, le 6 novembre, dans la montée de Bwahit... On voyage pour ces moments suspendus...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

plateaux un royaume qui a pour capitale Axoum ; la ville ne se trouve qu'à cinq jours de caravane du port d'Andoulis, au cœur de la route maritime qui va de l'Égypte vers l'Extrême-Orient, à proximité de l'actuel Massawa. Au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., le nom d'Axoum apparaît dans le *Périple de la mer Érythrée*, guide maritime en langue grecque, et au II<sup>e</sup> siècle, le célèbre géographe Ptolémée cite Axoum dans sa *Géographie*. Peu à peu le royaume s'affranchit des influences sud-arabiques et nabatéennes, développe son commerce jusqu'au Soudan, entretient des relations avec la vallée du Nil, Alexandrie, Jérusalem, Antioche, Rome, et vers l'est jusqu'aux états du sud de l'Inde. Au III<sup>e</sup> siècle, c'est un État stable, économiquement prospère et qui bat sa propre monnaie. À cette époque, les Axoumites rendent le culte au soleil, à la lune, aux planètes et aux étoiles. Une nouvelle langue, le guèze, s'impose petit à petit en remplacement du sabéen et du grec. Elle est apparentée à la famille araméenne, à l'hébreu, au grec et au nabatéen et s'écrit à l'aide de signes qui dérivent de l'écriture sabéenne. Des marchands et des voyageurs venus de toute l'Asie Mineure, d'Arménie, de Syrie, de Perse, mais surtout d'Alexandrie, alors capitale intellectuelle et spirituelle d'une grande partie du monde méditerranéen, parcourent le pays. La chrétienté y est en pleine effervescence.

La stèle d'Ezana, que l'on découvre en redescendant d'une colline située au nord-est de la ville en direction du mont Likanos où nous sommes allés visiter les tombeaux des grands rois axoumites Kaled et Gebré Masqual – les ruines, protégées par des auvents métalliques disgracieux n'ont d'intérêt architectural que pour les spécialistes – est abritée par une petite construction de pierre recouverte d'une tôle rouillée. Nous y parvenons en fin de matinée. C'est un bloc de grès beige

d'environ 2,5 mètres de hauteur et 40 centimètres de largeur découvert par un paysan alors qu'il labourait son champ, qui présente des inscriptions gravées en trois langues, le sabéen, le grec et le guèze, relatant comment le christianisme s'est développé dans la région d'Axoum sous le règne du roi Ezana. Lorsque nous entrons, un Européen d'une trentaine d'années contemple les inscriptions. Il est accompagné d'un tout jeune Éthiopien, à peine adolescent. « Mon ami » nous présente le visiteur. Leurs relations semblent très affectueuses... Moment de flottement.

Les origines du monachisme et du christianisme en Éthiopie sont indissociables du développement de la nouvelle religion autour du bassin méditerranéen et singulièrement dans sa partie orientale où il est à l'époque plus vigoureux qu'en Occident. Dans son *Histoire ecclésiastique* le Grec Eusèbe de Césarée conte l'aventure des jeunes Syriens Frumentinos et Aedisios, capturés à bord de leur navire alors qu'ils rentraient des Indes. Amenés comme esclaves à Axoum, l'un devient valet de chambre et l'autre secrétaire du roi. À la mort de ce dernier, Frumentinos qui avait remarqué l'existence d'une communauté chrétienne parmi les négociants venus du nord, est autorisé à rentrer en Syrie. Au passage à Alexandrie, il informe le patriarche Athanase et le convainc d'envoyer un évêque aux chrétiens d'Éthiopie. Athanase l'écoute, l'ordonne évêque et le renvoie à Axoum qui devient diocèse du patriarcat d'Alexandrie, sous l'autorité de l'Église copte d'Égypte ; cette situation durera d'ailleurs jusqu'au jour où l'empereur Hailé Sélassié obtiendra des autorités d'Alexandrie l'autonomie de l'Église éthiopienne. Frumentinos qui a l'oreille du nouveau roi transforme l'État païen d'Axoum en l'une des plus anciennes nations chrétiennes et le jeune Ezana devient le premier empereur chrétien d'Éthiopie. Nous sommes aux environs de l'an 330, alors que le

concile de Nicée, qui tente de régler la rude querelle de l'arianisme et fixe le credo, s'est tenu près de Constantinople en 325 sous le patronage de Constantin, empereur d'Occident, récemment converti.

Au cours des IV<sup>e</sup>, V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles, les successeurs d'Ezana bâtissent un immense empire chrétien qui s'étendra des frontières du Nil à l'ouest, jusqu'à la péninsule sud-arabique à l'est. L'évangélisation de l'Éthiopie prend véritablement son essor à la fin du V<sup>e</sup> et au VI<sup>e</sup> siècle lorsqu'elle accueille de nombreux chrétiens fuyant les violentes luttes théologiques qui agitent le monde proche-oriental et que le concile de Nicée n'a pas réglées. Parmi eux, selon la tradition éthiopienne, les « neuf saints syriens » originaires de Syrie, d'Arménie, d'Égypte, de Géorgie... qui sont encore considérés aujourd'hui comme les véritables fondateurs de l'Église éthiopienne. Les premières communautés monastiques apparaissent à cette période et s'installent le plus souvent à l'emplacement de temples païens, mais à la différence de la tradition occidentale, les monastères sont des constellations de cellules ou de grottes où les moines vivent dans l'isolement, donnant ainsi un caractère propre au monachisme éthiopien. Les moines traduisent la Bible du grec en guèze, ainsi que les règles monastiques de saint Antoine et de saint Pacôme. Les deux grands mythes sur lesquels reposent les fondements de la civilisation et de l'identité éthiopienne naissent à cette époque : le voyage de la reine de Saba auprès de Salomon<sup>2</sup>, et l'arrivée en Éthiopie de l'arche d'Alliance<sup>3</sup>, le dessein étant de fonder la légitimité de l'empereur sur le pouvoir divin de Salomon. Descendants de la plus noble tribu d'Israël, celle de Juda<sup>4</sup>, de la lignée de David, et dépositaires de l'arche d'Alliance, les Éthiopiens se considèrent désormais comme le nouveau peuple élu, successeur d'Israël qui n'a pas reconnu son

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



pierre, essoufflés par la rude montée. Une vieille est assise contre le pilier, un panier à vanner sur les genoux. On se trouve devant la façade : c'est la paroi rocheuse même, couleur rouge sombre de sept à huit mètres de haut, avec plusieurs ouvertures carrées étayées de poutres, et deux entrées protégées par des auvents soutenus par des poteaux de bois. Le sommet est couronné d'un muret de pierres. Un grand vieillard coiffé d'un turban bleu, et drapé d'une pièce de tissu en lambeaux, tenant d'une main un chapelet à gros grains, s'approche en s'appuyant sur sa canne. Il a vite fait de tendre la main. Il palpe nos billets avec des gestes lents. On ne sait pas très bien si le compte y est. Le sait-il ? Un jeune homme drapé lui aussi de blanc sur un pantalon rapiécé, qui nous a suivis depuis le bas de la falaise, s'approche et ouvre la porte de bois avec une grosse clé. C'est lui, le *key man*. Tout cela est mystérieux... Nous sortons les torches.

L'église est enserrée dans la masse rocheuse, avec une nef centrale de huit à neuf mètres de long et six mètres environ de hauteur composée de plusieurs travées séparées par de gros piliers carrés. On a peine à imaginer que cela ait été creusé dans la pierre, il y a des centaines d'années, à la main, avec des outils rudimentaires. Les parois sont toutes décorées. Dans le halo, on reconnaît un passage de la mer Rouge, plus loin un Christ, la main droite dressée, l'index gauche tendu, visage dessiné à simples traits noirs avec de grands yeux tournés vers le ciel. Regard intense. On devine des dessins plus grossiers, à demi effacés. Les coupoles et les plafonds sont peints d'étoiles et d'astres. Dans un recoin, un tas de cannes, les prêtres s'appuient dessus pour leurs longues prières, et de vieilles bibles posées sur une niche. Un tunnel donne accès à d'autres pièces et aux cellules creusées elles aussi dans le rocher, mais notre homme à turban bleu fait signe qu'il n'est pas possible d'y accéder. Vit-il

lui-même dans l'une de ces niches ? Y a-t-il d'autres moines ?

Ce monde, cette foi même, nous sont étranges. On aimerait comprendre pour partager. Les images des murs et des plafonds nous sont familières, visages du Christ et des saints, scènes de la bible, mais les lieux et les comportements nous déroutent. D'où viennent les fidèles, combien sont-ils ? On rêverait de participer à un office pour voir, pour comprendre, ou pour partager la ferveur. Les églises du Tigré datent selon les archéologues, du XIV<sup>e</sup> et du XV<sup>e</sup> siècle, probablement construites si haut et si loin pour échapper aux razzias des musulmans, mais elles n'ont été découvertes que depuis les années 1960. La plupart sont encore vivantes, mais personne ne sait très bien comment s'y pratiquent les cultes. À l'évidence ces mystères protègent leur intégrité et garantissent l'authenticité, mais nous laissent les questions. Nous mesurons simplement combien la foi chrétienne est diverse.

L'église d'Éthiopie, si proche par les racines, si lointaine par les coutumes et les expressions fascine depuis longtemps notre occident en quête d'émotions et de merveilleux. Dès le XII<sup>e</sup> siècle circule la légende d'un royaume « situé au-delà de la Perse et de l'Arménie » dirigé par le Prêtre Jean « roi tout puissant sur tous les rois chrétiens ». Dans une lettre adressée à Manuel Comnène, empereur de Byzance, et à Louis II, roi de France, le fameux souverain décrit son royaume « où l'or et l'argent coulent en abondance, et aussi les pierres précieuses... où les chevaux courent plus vite que tous les animaux – qui y sont nombreux et agiles... où le phénix vit cent ans puis s'envole vers le soleil... ». Mystification ou manipulation à but politique dans une Europe où les pouvoirs spirituels et temporels sont en concurrence et se cherchent des références et des justifications ? Qu'importe, la légende court dans tout

l'occident ! Avec les croisades, le mythe prend de l'ampleur et l'histoire de l'intérêt : le Prêtre Jean pourrait soutenir l'Europe chrétienne en prenant les musulmans à revers. Au début du XIV<sup>e</sup> siècle, le dominicain et missionnaire français Jourdain de Séverac identifie le Prêtre Jean au Négus d'Éthiopie. Plusieurs expéditions soutenues par le pape partent à la recherche du royaume. Le Portugais Pedro da Covilhã arrive en Éthiopie en 1490 et remet au Négus une lettre du roi du Portugal adressée au Prêtre Jean. D'autres hypothèses circulent sur l'origine et l'identité du prêtre dont l'existence reste nimbée de mystère. Mais elles finissent toutes par converger vers l'Éthiopie et continuent de prospérer : le Prêtre Jean serait aussi un descendant des rois mages...

Nous redécouvrons la lumière en sortant de l'église. Les yeux clignent et hésitent, mais la perspective de nouveau est grandiose, massifs sombres aux formes arrondies ou dentelées, champs à perte de vue, taches vertes ou dorées semées de bouquets d'arbres, fermes isolées ou petits hameaux.

La descente est plus facile, sans les enfants qui se sont dispersés. Nous franchissons un large cirque de roches rouges aux parois abruptes qui s'arrondissent au sommet comme une immense voûte. D'énormes rapaces noirs de deux mètres d'envergure aux ailes étrangement plates et à ventre blanc planent lourdement, portés par les courants, puis remontent, on se demande par quel mystère de la nature, à grands battements de plumes et claquements de bec. Soudain, l'un part en piqué, comme une flèche tirée depuis le ciel, disparaît derrière les saillies, avant de ressurgir sans crier gare, un petit animal prisonnier de ses serres, sans doute déjà mort.

Au pied de la falaise, on longe de nouveau une habitation. Deux gamins en pantalon rouge poussent trois bœufs en rond

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

éclairées par de minces filets de lumière qui parviennent à travers les ouvertures étroites, et le halo de nos lampes, les scènes bibliques traditionnelles, une Vierge à l'Enfant entourée de personnages armés d'épées qui la surveillent en coin, un esclave enchaîné à côté d'un oiseau, les neuf saints, bras tendus vers le ciel ; tout est dessiné à gros traits noirs, coloré d'ocre, de rouge et de gris sur fond de chaux blanche, souligné ici et là d'inscriptions en caractère guèze dont on ne sait si elles sont des légendes ou des graffitis laissés par les fidèles. Plus qu'ailleurs je suis frappé par la simplicité des traits, la stylisation naïve, l'absence de perspective, les formes géométriques, et surtout la fixité et la profondeur des regards, fascinants tant ils semblent transpercer le visiteur et le pénétrer jusqu'à l'âme.

Nous retrouvons la route asphaltée en direction de Maqalé vers midi. La circulation maintenant est dense. Les camions venant du Sud, remontent de Djibouti, distante de 600 km, pour ravitailler le Nord fortement peuplé. Lourdes remorques grommelant dans les montées en dégageant des volutes de fumée, citernes d'essence, fûts d'huile et de goudron, tout le ravitaillement transite par cet axe, après un long périple à travers le désert. Pourtant le port érythréen de Massawa est plus proche, mais reste fermé au trafic vers l'Éthiopie car la tension est toujours vive à la frontière où les deux armées se font face.

L'hôtel *Yohannis* où nous prenons nos quartiers comporte au premier étage un sympathique patio servant de bar, avec de confortables fauteuils, mais le reste est au standard chinois et nous visitons sept chambres avant d'adopter la bonne, pourvue des robinets en état et d'eau chaude.

Maqalé est une grande ville de 200 000 habitants. Carrefour traditionnel et lieu d'échange entre les populations du Tigré et du pays afar, elle regroupe orthodoxes, musulmans, ainsi que des catholiques romains (peu nombreux en Éthiopie, un million

environ, mais concentrés au Tigré et dans la région d'Harar). La ville ne présente guère d'intérêt historique. Elle doit son développement à l'empereur Yohannes IV (1871-1889) qui croyait y avoir été conçu et en fit la capitale du Tigré. Les rues sont ternes, mais propres et ordonnées, et plus qu'ailleurs, authentiques. Pas de gosses en maraude, de faux guides ou de pseudo-étudiants bavards, pas de puissants 4 × 4 aux couleurs d'ONG ou d'organisations internationales. La ville ne flambe pas. Elle vit avec ses contradictions, aux confins du Moyen Âge et du XXI<sup>e</sup> siècle, ses immeubles de béton (dont beaucoup restent inachevés) plantés au hasard, surmontant des rangées de petites maisons de pierre ou de bois, ses hommes d'affaires costumés ou en chemisette rivés à leur téléphone portable, ses paysans venus des alentours dans leurs tenues traditionnelles, ses troupeaux qui passent, ses centaines de jeunes en uniforme de collégien, ses hommes et ses femmes de toutes conditions à la terrasse des cafés. Le palais que Yohannes se fit construire en 1872 par un architecte européen est à l'écart du centre, dans un endroit paisible au milieu des arbres, et ressemble à une vieille église anglaise.

Visite aux bureaux d'Ethiopian Airlines dans l'espoir de trouver un avion pour rejoindre directement Lalibela, et éviter ainsi deux longues journées de route ; sans succès.

Nous quittons Maqalé avec le regret de ne pouvoir pousser jusqu'à la grande dépression Danakil et y passer quelques jours, comme nous l'escomptions, afin de retrouver les paysages désertiques et minéraux de sel, de rocs et de volcans, de sources bouillonnantes et de geysers sulfureux, que nous avons parcourus à l'occasion d'autres aventures au départ de Djibouti, découvrant les villages ou les campements, guettant les gazelles et les autruches, suivant les caravanes. Il est impossible ici de

s'y rendre par ses propres moyens, sauf à monter une expédition complexe ou se joindre à un groupe solidement encadré. L'armée éthiopienne sécurise la région par des patrouilles et des contrôles, mais il est recommandé, avant de s'y hasarder, de recourir au service de gardes armés et de disposer d'une logistique lourde et onéreuse, car il n'y a pas la moindre infrastructure. Nous renonçons à la modeste incursion sur des chemins balisés que proposent les agences, nous aimons trop la liberté, l'imprévu, la rencontre...

Le « triangle afar » dont nous longeons la crête occidentale, extrémité nord de l'immense vallée du Rift qui coupe l'Afrique sur toute sa longueur, est une vaste région de 150 000 km<sup>2</sup> à cheval sur l'Éthiopie, la République de Djibouti et l'Érythrée. Elle est née de l'effondrement de la croûte terrestre qui permit à la mer Rouge d'engloutir la dépression Danakil. Certaines parties sont à 130 mètres sous le niveau de la mer. Les éruptions volcaniques ultérieures ont piégé l'eau, qui s'est ensuite progressivement évaporée sous la chaleur torride – il fait souvent 50°C –, découvrant d'épaisses couches de sel, parfois de plusieurs kilomètres, ou laissant des lacs à la salinité élevée, des amas de roches, des cratères et des concrétions, témoins du déchaînement géologique qui a sculpté ce paysage aride et lunaire d'après big-bang ; une zone parmi les plus hostiles de la planète. Des touffes d'herbe sèche et des épineux parsèment la rocaille. Quelques acacias et des palmiers rabougris bordent les rares cours d'eau ou les oueds desséchés. Des hommes et des femmes vivent là, un million environ sur les trois pays ; leur histoire se perd dans les vapeurs du temps. Ce sont des pasteurs semi-nomades qui subsistent avec de maigres troupeaux – chèvres, moutons, chevreaux, dromadaires, et parfois quelques bovins – sur les contreforts des hauts plateaux, déplaçant au gré

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



d'érosion. Elles heurtent d'abord le regard, on éprouve même un peu de dépit à ce mélange des genres, solution temporaire, espère-t-on, avant qu'un miracle de la science ou la générosité internationale ne rende au lieu la pureté originelle que l'on aurait souhaité innocemment découvrir.

La sortie se fait par l'ouest pour embrasser à rebours, et dans sa continuité, l'étonnant parcours dans le dessin duquel certains défendent l'idée d'un site entièrement orienté comme une église, conçu comme un traité de théologie sculpté dans la pierre, le cheminement des pèlerins commençant par la tranchée qui conduit en direction de l'est, des ténèbres vers la lumière, de la mort à la vie, de l'esclavage à la Terre promise, de l'Ancien au Nouveau Testament, du tombeau du premier Adam jusqu'à l'église du Sauveur (Bieta Medhame Alem), en passant par le Sinaï (Bieta Debré Sina), le Golgotha (Bieta Golgotha), et la maison de Marie (Bieta Maryam) où nous a accueillis l'ermite.

Les travaux de l'ensemble auraient débuté en 1174. Étonnant XII<sup>e</sup> siècle : tandis que les ouvriers de Lalibela entreprennent la taille des églises en creusant le roc, à des milliers de kilomètres de là, tours et flèches se dressent pour honorer le même Dieu et célébrer son Fils : l'évêque de Paris, Maurice de Sully, lance la construction de Notre-Dame. Dans le royaume de France, vingt-cinq cathédrales sont en chantier, vingt-cinq autres en projet. Quelle étrange dissymétrie : ici on s'ancre dans la pierre, là-bas on escalade le ciel... Faut-il interpréter cette différence ? Creuser plutôt que construire en hauteur ? « J'y retrouve une impression d'enfance », écrit Marc de Gouvenain. Vient à notre esprit l'image des petits enfants, l'été sur la plage, avec leurs seaux et leurs pelles. Ils commencent toujours par creuser...

Bientôt midi. Plus un nuage dans le ciel. Une légère brise

caresse la montagne et rafraîchit l'atmosphère. Nous remontons déjeuner d'un morceau de pain et d'une banane dans le délicieux havre fleuri de notre hôtel *Ashton*. Je n'avais pas remarqué dans la pénombre du soir les roses blanches, les hortensias violets, les géraniums, le bananier et les bosquets aux feuilles larges et vertes, plantés au milieu du patio. On dirait une jardinière disposée par une main de géant au flanc de la montagne, sur les rochers et la terre rouge. Tout est calme. Nous redescendons vers Bieta Ghiorghis sous la garde de Lalibela. Selon la tradition, alors qu'il avait terminé la taille des autres sanctuaires, suivant l'ordre de Dieu, saint Georges lui apparut du haut de son cheval blanc ; le roi creusa une dernière église à l'endroit même, et la dédia au saint.

En arrivant par le haut, on accède à une terrasse de grès rose ouvrant sur la vallée et un bouquet d'oliviers. Une gigantesque croix grecque horizontale affleure dans la pente. C'est le toit de Bieta Ghiorghis, entièrement excavée et sculptée dans une roche compacte rouge gris, au milieu d'une large fosse. L'église émerge d'un socle haut d'environ deux mètres que nous escaladons par quelques marches, tandis que le fond de l'impressionnante cavité est en dénivelé pour l'écoulement des eaux. Sa forme donne à l'église douze façades disposées en quatre rangées, chacune d'elles ouverte d'une petite fenêtre en ogive, surmontée d'une palme sculptée et chapeauté d'une croix grecque. De larges coulures et des taches jaunes et gris noir de champignons maculent les parois, mais la simplicité de l'architecture et sa compacité donnent à l'ensemble une étrange solennité. Les fenêtres du bas, toutes aveugles, renforcent cette impression de mystère. Selon la tradition, le monument représente l'arche de Noé, et les fenêtres sont closes pour éviter que les flots ne l'envahissent. Le rocher que l'on aperçoit dans le coin sud-est, laissé par les tailleurs, représente le mont Ararat

sur lequel s'est échouée l'arche. Nous accédons à la cour par un étroit passage. Comme à Bieta Maryam, les parois sont parsemées de niches servant de cellules aux moines et d'abris pour les pèlerins ; il y a tout juste la place de s'y allonger. Plusieurs sont fermées par un vague tissu crasseux tendu en travers.

Nous regagnons le toit, lui-même sculpté d'un enchevêtrement de croix carrées. En bordure de la roche, plantés dans la terre ravinée, des oliviers noueux, quelques chênes au milieu des herbes, des fleurs surgissant des buissons. Mélange d'ocre, de jaunes et de verts tendres. Un âne passe, poussé par un enfant. Nous sommes là, inondés du soleil de l'après-midi qui embrase au loin la vallée, au milieu d'une scène de la Bible, égarés dans le temps suspendu.

Du promontoire, nous mettons plusieurs minutes pour trouver le groupe des églises du sud, « au-delà du Jourdain ». Il n'y a aucun balisage et nous n'avons pas souhaité nous encombrer d'un guide pour ouvrir le chemin – il nous aurait pressés ! Ce lieu où la vie s'écoule mérite plutôt d'être parcouru et découvert au fil de la pente, de la lumière, de la brise légère qui continue de souffler, de l'inspiration, des rencontres. Nous ratons sûrement des merveilles, mais qu'importe si Lalibela conserve une partie de ses secrets. Nous avons le bonheur d'appréhender tous les deux de la même façon le voyage, impressionniste plutôt qu'académique, cueillant au passage ce que la nature et le hasard nous offrent. Harmonieuse complicité, fruit d'une construction lente, patinée par le temps.

Nous descendons trop bas vers le village au pied du massif rocheux. Un gamin nous remet sur le chemin. Il y a toujours un gamin, puis deux, puis un groupe pour nous accompagner. Ils parlent spontanément en anglais, comme ils l'apprennent à l'école, mais nous répondons toujours en français et ils

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

## CHAPITRE 19

### VERS DESSIÉ

*Mardi 16 novembre*

La route, encore la route... Décidément, ce pays se mérite. Réveil au tout petit matin, reconnaissant au roi Lalibela pour les moments de grâce qu'il nous a donnés en parcourant sa ville et les alentours. L'aube n'est pas encore là et il fait frais. Le départ a été arrangé hier soir à *L'unique*, autour d'un verre de thé, après une rude discussion. Pour 200 birrs, un petit Toyota bleu marine doit nous prendre à 4 heures à l'*Ashton*. Cela évite le long cheminement dans la nuit jusqu'à la gare routière, située à deux kilomètres à l'extérieur, et l'attente improbable du complètement des passagers. Le roi, décidément, nous a donné des goûts de luxe... J'ai pu également négocier le choix des places – pour un voyage au long cours, ce n'est pas rien.

Le minibus est là à l'heure dite. Il n'y a aucun éclairage dans la petite cour de l'hôtel et tout se passe dans la pénombre. Je jette un œil aux pneus avec ma lampe frontale, par acquis de conscience. On hisse les sacs. Il faut un peu de temps pour amarrer solidement les bagages sur la galerie, un peu de temps encore pour des conciliabules. Je remarque de nouveau que le processus des départs est étrange. Là, comme dans les gares routières, deux ou trois individus dont on devine difficilement le rôle (chauffeur, commanditaire, intermédiaire...) vont, viennent, palabrent, disparaissent, resurgissent... On ne sait pas ce qu'on

attend, on ne sait pas non plus pourquoi subitement, ni sur quel signal ou quelle mystérieuse injonction, le minibus démarre. Je compte deux passagers de plus qu'annoncé et deux supplémentaires embarquent dans les ruelles pentues de Lalibela, mais le chargement reste acceptable et nous avons de bonnes places, l'une à l'avant avec vue, à côté du chauffeur, l'autre à l'arrière, en banc de deux, à la fenêtre.

Quelques kilomètres de goudron jusqu'à l'aéroport, puis deux heures de secousses, de virages serrés, de crissements, de craquements et de sursauts. Il fait toujours nuit noire, mais les marcheurs sont déjà en route, emmitouflés dans des couvertures. Nous parvenons à Gashena pour rejoindre la route chinoise au lever du jour ; le village s'anime. Deux passagers qui partent vers l'ouest à Bahir Dar descendent du minibus, tandis que nous filons vers l'est par le même itinéraire que l'autre jour. La vitre de ma fenêtre vibre avec les secousses et s'ouvre sans cesse. Courant d'air frisquet. Je me bagarre pour la fermer. Rien à faire. La lutte durera jusqu'à Dessié. Le revêtement de la chaussée est barré tous les 500 mètres de tronçons caillouteux, le minibus freine, zigzague, accélère de nouveau. On bénéficie parfois de deux kilomètres sans obstacles et le chauffeur en profite. Peut-être que finalement les obstacles ont une vertu : nous arriverons entiers ! Le jour est maintenant complètement levé. La circulation en sens inverse est modérée, mais les piétons se font plus nombreux, hommes seuls ou par groupes, le bâton en étrier sur les épaules par-dessus la couverture qui sert de vêtement, les bras de chaque côté, tandis que les femmes portent toutes des sacs sur la tête. On compte aussi des chèvres, des ânes, plus loin un chameau. À l'approche de Weldiya, le flot grossit et à dix kilomètres de la ville, les piétons occupent toute la partie gauche de la chaussée. Les véhicules se font face, klaxonnent, manœuvrent à grands coups de volant. Je ne sais par quel

miracle, nous n'écrasons personne. C'est jour de marché à Weldiya. Nous reconnaissons le paysage parcouru à pied l'autre jour pour gagner la gare routière. Arrêt à une terrasse ensoleillée pour le petit déjeuner. Le café est bon, les petits pains succulents (décidément, les Italiens ont laissé des traces durables). Nous repartons à 9 heures. La route devient meilleure, et il y a davantage de circulation. Le ciel est toujours bleu avec quelques nuages. Je réalise que nous n'avons pas vu la moindre pluie depuis près de trois semaines maintenant. Il y aura de modestes précipitations entre mars et mai, la vraie saison des pluies ne débutant que fin juin avec l'arrivée de la mousson humide de l'océan Indien. C'est le schéma ancestral qui fixe le rythme des récoltes et l'ordinaire de la vie des paysans. Depuis plusieurs années, malheureusement, les saisons des pluies se raccourcissent, les cycles sont moins prévisibles et les sécheresses, qui n'intervenaient en moyenne qu'une fois tous les dix ans, se produisent maintenant tous les deux ou trois, entraînant la hausse du prix des denrées alimentaires, des déplacements de populations, souvent des troubles.

Nous traversons des villages. Imperceptiblement, l'atmosphère change. Est-ce le paysage, la végétation, les constructions, la mise et l'allure des paysans qui continuent de longer la route ? Je ne saurais dire. Soudain le bus s'arrête, car la foule envahit l'espace. Nous voilà au milieu d'un immense rassemblement populaire. Les hommes portent de longues robes blanches et de petites calottes sur la tête, les femmes des voiles. Les enfants font des signes amicaux. Une policière en tenue bleue, haute casquette et petit chignon, tente de nous dégager la voie en agitant son sifflet. Un bus se faufile, un autre se précipite, un troisième recule. Peine perdue. Loin devant, la foule occupe toujours l'espace en une longue procession sous des ombrelles multicolores. Le chauffeur prend brutalement sur

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



la folie des hommes, est aligné derrière les clôtures, voué au même sort que les carcasses du bord de la route : rouiller pour l'éternité !

La circulation devient plus fluide et nous traversons maintenant des champs de cannes à sucre, puis des vergers. Après une heure de route, nous atteignons la grande ville d'Adama, perchée sur un plateau fertile à 1 600 mètres d'altitude, qui sépare la vallée du Rift des hautes terres. La ville s'ouvre sur une large avenue bordée de palmiers et de flamboyants, encombrée de *gari*, carrioles tirées par des ânes ou de petits chevaux. Sur la carte, elle porte encore le nom de Nazret ou de Nazaret, car elle fut ainsi nommée pendant les dernières années de l'Empire, dans le souci de remplacer l'antique dénomination oromo, afin de satisfaire l'Église, en la christianisant. Elle a depuis retrouvé son nom d'origine ; c'est désormais la capitale de l'Oromia, la plus vaste et la plus peuplée des neuf régions d'Éthiopie, avec près de 30 millions d'habitants.

La province, qui présente une grande diversité climatique et géographique, des sommets escarpés des hauts plateaux jusqu'aux acacias rabougris de la frontière kényane, a la forme d'un nœud papillon mal noué dont les ailes seraient de guingois. Son unité est celle de sa population, les Oromos, groupe ethnique aujourd'hui majoritaire en Éthiopie, plus nombreux que les Abyssins traditionnels, Amharas et Tigréens, originaires, selon les sources, d'une même tribu nomade des confins du Kenya et de la Somalie. Celle-ci se serait déplacée pour fuir la sécheresse vers les terres plus fertiles du sud éthiopien puis, au début du XVI<sup>e</sup> siècle, sensiblement au moment des offensives du *Gragn*, vers le territoire abyssin. Les Oromos, constitués de divers groupes, ne forment pas un ensemble homogène, et se

sont souvent battus entre eux pour d'ancestrales querelles auxquelles Ménélik II met fin lors de la conquête des territoires du sud. Ils adaptent leur mode de vie au climat et à l'environnement de leurs territoires d'adoption. Dans les basses terres, ils sont pasteurs et semi-nomades, tandis que sur les plateaux ils deviennent éleveurs, mais tous restent fidèles à une organisation sociale construite sur un système de hiérarchisation par classes d'âge assez complexe appelé le *gada*, chaque classe étant sous la responsabilité du groupe supérieur. Ils sont aujourd'hui majoritairement chrétiens ou musulmans, mais beaucoup gardent leurs convictions religieuses originelles centrées sur une divinité suprême, source de vie et créatrice de toutes choses, les traditionalistes prétendant qu'il s'agit de la plus ancienne religion monothéiste du monde, dont Moïse se serait à son tour inspiré pour fonder le judaïsme. C'est finalement étonnant comme on reste dans la grande tradition d'une mythologie biblique, et même prébiblique, soucieuse d'antériorité : premier homme, premier Dieu, peuple élu...

Il faut un peu moins de deux heures pour rejoindre Awash, dans un paysage de lave noire et de petites collines volcaniques, avec les hauteurs de la vallée du Rift en fond de perspective. Immédiatement à l'est de la ville, un pont traverse la rivière boueuse qui bouillonne au fond d'un ravin de roches basaltiques, tandis qu'au-dessus, le pont métallique du chemin de fer rappelle les architectures à la Gustave Eiffel. Le premier ouvrage, construit en 1894, puis détruit en 1941 par les troupes italiennes, fut reconstruit dans les années 1950 selon les plans originaux. La rivière Awash, qu'il enjambe, chemine sur 1200 km au cœur de la dépression afar et se perd dans le lac Abbé à la frontière de Djibouti, écrasée sous un soleil couleur de plomb fondu, au milieu des cheminées ruiniformes et des fumerolles de soufre, sous le regard des colonies de flamants roses. Le paysage

fantasmagorique de cette région que j'ai eu le bonheur de parcourir seul il y a plusieurs années, est assurément le décor naturel le plus impressionnant et le plus fascinant que j'aie pu voir. Je trimbale au fond de mon sac les *Carnets d'Abyssinie* de Wilfred Thesiger dans lequel il raconte son expédition à la découverte du fleuve en 1930, et l'envie me prend de partir sur ses traces...

Notre voyage va-t-il trop vite ?

La route est bonne et le bus en profite pour filer à vive allure. Suit un paysage monotone coupé d'arbres déplumés, tandis qu'au bord de la route, des femmes oromos, sorties d'on ne sait où, apportent une note de couleur avec leurs tenues chatoyantes. Des ânes lourdement chargés conduits par des enfants trottinent en bordure. Plus loin un chameau se déhanche, tandis qu'au passage du bus, un dick-dick<sup>1</sup> effrayé tourne sa petite tête et s'enfuit dans la broussaille.

Halte dans la modeste ville d'Asbe Teferi atteinte vers 11 heures. Nous avons du mal à nous faire comprendre du serveur à la terrasse où nous nous installons, car il n'y a guère d'étrangers ici et peu de passage. En arrière des petites échoppes, très actives à cette heure de la journée, quelques maisons à double étage et balcon semblent les derniers témoins de la présence italienne. Le reste est gris et poussiéreux, et il commence à faire chaud. Heureusement, la route s'élève maintenant à travers les massifs de Chercher où l'on respire mieux. Toutes les collines alentour sont cultivées, principalement de sorgho, au milieu des bouquets d'eucalyptus et de genévriers, tandis que dans les parties plus rocheuses se dressent, majestueux, les cactus candélabres. On commence aussi à deviner, çà et là, les premiers buissons soigneusement taillés en boule : nous pénétrons dans le royaume du khat...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

## CHAPITRE 23

### BABILE

*Lundi 22 novembre*

La route quitte Harar en direction de l'est vers Jijiga, à une centaine de kilomètres, et conduit ensuite à travers l'Ogaden jusqu'à la ville somalienne d'Hargeisa, aujourd'hui au Somaliland, puis à Berbera, au bord de la mer Rouge. Elle monte d'abord vers l'ancien centre d'estivage français où les familles des militaires en garnison à Djibouti venaient jusque dans les années 1980, par le train, pour prendre le frais. Puis elle descend le long d'un vallon couvert de khat et pénètre dans une petite plaine plantée de bananiers, de manguiers et de palmiers. Derrière l'un de ces bosquets se cache, paraît-il, la maison d'Henry de Monfreid, mais nous ne la trouvons pas. Le célèbre aventurier-écrivain séjourne là avec sa famille lorsque la chaleur se fait infernale à Obock d'où il organise ses contrebandes d'armes et de haschisch à travers la corne de l'Afrique ; par la suite, il achète une fabrique de pâtes et une usine électrique à Dire Dawa.

En nous retournant, nous avons une bonne idée de la situation stratégique d'Harar, avec une belle perspective sur la ville accrochée au flanc de la colline de granit qui descend vers la plaine de Somalie ; on repère les touches de bleu et de vert de l'église Medham Alem, le dôme de la grande mosquée et les petits minarets de couleur jaune. Rapidement, les plantations de

khat et de caféiers font place aux épineux et à la broussaille, sorte de savane sèche qui s'étage en cirques successifs ouverts à l'est. Une piste défoncée qui part sur la droite rejoint le village de Koremi dont on dit que les habitants, les Argoba (« les Arrivés ») seraient les descendants de réfugiés nord-africains venus s'installer là au XII<sup>e</sup> siècle, via le Yémen et la Somalie, et auraient occupé les environs avant même les Harari. Aucun transport ne dessert Koremi, il faut s'y rendre à pied ou avec un solide 4 x 4. On y cultive le khat et le café en terrasse, et les maisons de pierre rectangulaires donnent l'idée de ce que pouvait être Harar lorsque Burton y pénétra. Les femmes argoba, élancées, les cheveux nattés, parées de bijou et de tenues colorées, ont une réputation de grande beauté. La route file entre les montagnes à travers une succession de virages serrés, puis de tronçons plus rectilignes au long desquels notre chauffeur Jabil, un sympathique harari musulman de 25 ans, prend son élan avant d'attaquer une nouvelle montée. Il conduit avec prudence et ménage son taxi 404 Peugeot bleu clair à toit blanc, au moins cinquante ans d'âge et plusieurs millions de kilomètres au compteur, que nous avons réservé pour la journée après une petite négociation hier soir avec son cousin Abdul, qui a servi d'intermédiaire – car il y a toujours ici un intermédiaire, toujours un cousin pour traiter les affaires.

Au départ, Jabil nous a recommandé de ne pas fermer les portes trop brutalement, mais le moteur tire encore dans les montées et la direction paraît stable ; quant aux sièges, ils sont honnêtement défoncés. Nous n'avons guère eu le choix du modèle, les taxis d'Harar sont tous des 404 Peugeot bleu et blanc, témoins de notre influence passée en Afrique (et de la qualité des productions françaises de l'époque), maintenus tant bien que mal en état de rouler par des trésors d'habileté et de

débrouillardise qu'aucune réglementation bruxelloise ni principe de précaution ne viennent ici dissoudre dans le gaspillage. On se prend à imaginer le cheminement d'une pièce de rechange stockée depuis un demi-siècle dans un entrepôt sochalien jusqu'à son arrivée sur le marché d'Harar, et l'on rêve de l'accompagner ...

Dans un autre demi-siècle, tous les taxis seront des Toyota Camri ; les temps changent...

L'œil de Jabil s'illumine lorsqu'il nous parle des femmes argoba, puis il ouvre la radio et nous commente à grand renfort de gestes la qualité de la musique, visiblement celle du Tigré, qui a ses faveurs. Il nous pointe au passage les différentes ethnies le long de la route, les Oromos toujours en tenues colorées, les Somalis sveltes et élancés avec leurs pagnes de couleur jaune ou ocre, le bâton en travers des épaules et appuyé sur la nuque, les longues mains posées de part et d'autre en balancier, suivant leur troupeau avec nonchalance. Rien de commun, dit-il, avec les Hararis – il y a dans sa voix un brin de condescendance.

La route remonte dans les collines, et nous atteignons la petite ville de Babile. Des militaires en treillis bleu gris patrouillent, les premiers que nous voyons depuis un mois.

Nous sommes encore administrativement dans la province de l'Oromia, mais nous atteignons les confins de l'Ogaden. C'est un autre monde, une immense région désertique d'étendues plates et dénudées, entrecoupées de rares oueds la plupart du temps desséchés, peuplée d'éleveurs nomades qui poussent leurs bêtes à la recherche d'eau et de pâturages. La végétation se résume à de maigres touffes d'herbes et quelques buissons d'épineux. Les tribus et les clans entretiennent des relations complexes, faites de querelles territoriales pour le passage des troupeaux et le contrôle des puits. L'Ogaden est conquise par

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



- *Voyage à la recherche des sources du Nil* – James Bruce.
- *Quand la beauté nous sauve* – Charles Pépin (Robert Laffont).
- *Africa* – Richard Dowden (Éditions Nevicata).
- *Relation de mon voyage en Éthiopie 1698-1701* – Jacques-Charles Poncet (Éditions La lanterne magique – Texte établi par Éric Poix d’après le manuscrit de la bibliothèque universitaire de médecine de Montpellier).
- *Périple de la mer Érythrée* – Guide maritime en langue grecque datant du I<sup>er</sup> siècle.
- *Histoire ecclésiastique* – Eusèbe de Césarée (publiée par les éditions du Cerf en 2003).
- *Le mystère de l’arche perdue : à la recherche de l’arche d’Alliance* – Graham Hancock.
- *Fortune carrée* – Joseph Kessel.

# PRINCIPAUX REPÈRES CHRONOLOGIQUES, HISTORIQUES OU LÉGENDAIRES

## PREMIER MILLÉNAIRE AV. J.-C. :

- Visite de la reine Makéda (« la reine de Saba ») à Jérusalem.
- Naissance de Ménélik à Axoum.
- Développement de la civilisation pré-axoumite (apogée entre les V<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.).

## I<sup>er</sup> – XVI<sup>e</sup> SIÈCLE :

- I<sup>er</sup> – III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. : développement de la civilisation axoumite.
- 330 ap. J.-C. : conversion du roi Ezana au christianisme.
- VI<sup>e</sup> siècle : règne de Khaled, dernier grand roi d’Axoum.
- VII<sup>e</sup> siècle : la famille du prophète Mahomet se réfugie en Éthiopie.
- X<sup>e</sup> siècle : anéantissement du royaume axoumite par la reine Judith.
- XI<sup>e</sup> siècle : début du règne de la dynastie Zagoué sur les plateaux à 300 km au sud d’Axoum.
- XII<sup>e</sup> siècle : règne du roi Lalibela – premières manifestations en Occident de l’existence du royaume du Prêtre Jean.
- XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle : période du lac Tana – contacts avec les chrétiens d’Occident.

## XVI<sup>e</sup> ET XVII<sup>e</sup> SIÈCLE :

- Offensives musulmanes sous la conduite du *Gragn*.
- L'empereur Lebra Denguel (1508-1540) fait appel au roi du Portugal contre les offensives musulmanes.
- Le roi Susenyos (1607-1632) se convertit au catholicisme.
- Le roi Fasilades (fils de Susenyos – 1632-1667) chasse les jésuites et rétablit la foi traditionnelle.

## XIX<sup>e</sup> – XXI<sup>e</sup> SIÈCLE :

- 1855-1868 : règne de Theodoros – Début de modernisation de l'empire.
- 1869 : premières tentatives italiennes en Érythrée, puis progressivement vers le sud.
- 1872 : avènement de Yohannes iv – Extension de l'empire vers le sud et vers l'ouest.
- 1889 : avènement de Ménélik ii – Consolidation de l'empire.
- 1895 : poursuite des offensives italiennes au nord.
- 1896 : Ménélik ii défait les Italiens à Adoua.
- 1916 : début de la régence d'Hailé Sélassié.
- 1924 : entrée de l'Éthiopie à la Société des Nations.
- 1930 : couronnement d'Hailé Sélassié.
- 1935 : invasion italienne – Discours d'Hailé Sélassié à la tribune de la SDN à Genève.
- 1940 : Défaite italienne – Retour d'Hailé Sélassié à Addis-Abeba.
- 1960 : revendication indépendantiste de l'Érythrée.
- 1973-1974 – grandes famines – Coup d'état du Derg.
- Septembre 1974 : abdication d'Hailé Sélassié – Gouvernement

du Derg.

- 1977 : Mengistu est proclamé chef de l'État.
- 1978 : guerre de l'Ogaden.
- 1991 : effondrement du régime – Exil de Mengistu –  
Gouvernement provisoire présidé par Meles Zenawi.
- 1995 : nouvelle constitution.
- 1998 : guerre avec l'Érythrée.
- 2007 : intervention militaire en Somalie.
- 2012 : décès de Meles Zenawi, au pouvoir depuis 21 ans,  
remplacé par Hailé Mariam Dessalegn.